



LIVRES

L'étrange histoire
de **TIM BURTON**

Le cinéaste populaire auquel le prestigieux MoMA de New York consacre une exposition revient sur sa vie et sa carrière dans un livre-confidences. Une superbe préparation à son adaptation filmée d'*Alice au pays des merveilles*...

STÉPHANE BAILLARGEON

Alice s'approche du terrier et y tombe. Elle s'écrase au fond du gouffre, découvre une fiole et en boit le contenu. Alice bascule dans un autre état, de l'autre côté, aux antipodes. «*Il existe un endroit unique au monde, un endroit rempli de mystères et de dangers*», explique la voix hors champ, avec un accent britannique élégamment maîtrisé par l'Américain Johnny Depp, qui incarne lui-même le Mad Hatter, le chapelier fou que la terrible Reine de cœur a condamné à mort pour «*tuer le temps*».

Le reste de la bande-annonce de l'adaptation du classique *Alice au pays des merveilles* par le génial Tim Burton donne le goût de faire la file devant un cinéma. C'est justement fait pour ça. Elle a déjà été visionnée quatre millions

de fois sur le site YouTube et le compte devrait culbuter encore plusieurs fois jusqu'au lancement d'un des films les plus attendus de 2010, le 5 mars.

L'année qui achève a célébré le génie de Tim Burton d'une tout autre manière, avec une exposition synthèse présentée au Museum of Modern Arts. Le travail toujours dans les salles new-yorkaises rassemble 500 dessins, toiles, esquisses, photos et extraits de films du créateur de *Batman*, *Edward Scissorhands* et *The Nightmare Before Christmas*, évidemment.

Il y a là en concentré tout ce qui fait la puissance et l'originalité de ce créateur. D'un côté, le cinéaste adulé par les masses du monde entier, dont



MICHAEL LOCCISANO AFP

chaque opus cinématographique draine les foules devant les grands et petits écrans. D'un autre côté, le créateur étudié par les savants muséologues, le divin dingo dont les travaux côtoient les chefs-d'œuvre de l'art moderne et contemporain dans un des plus sérieux musées du monde. Le high et le low art concentrés, amalgamés, fusionnés. Quoi de mieux pour une épique époque impure?

À l'ombre d'Hollywood

Tim Burton est le crésus du 7^e art, une sorte de James Cameron, en mieux, avec ce supplément d'art qui transforme un produit culturel en œuvre tout en

activant les tourniquets et les rendements en tous genres sonnants et rébuchants, produits dérivés compris. Surtout, ce Californien né à l'ombre des grands studios (au sens propre et figuré) donne l'impression d'avoir réussi le très difficile pari de rester fidèle à ses sentiments les plus intimes, sans aucune concession. Un de ses premiers grands succès, *Edward aux mains d'argent*, est d'ailleurs né d'un dessin de jeunesse exprimant la douleur de ne pouvoir communiquer adéquatement avec son entourage.

La fructueuse collaboration avec Johnny Depp, devenu l'acteur fétiche de M. Burton, date de cette production. En fait, d'une rencontre dans un bar d'hôtel la paire inséparable depuis a passé des heures à confronter des visions du monde où la passion pour

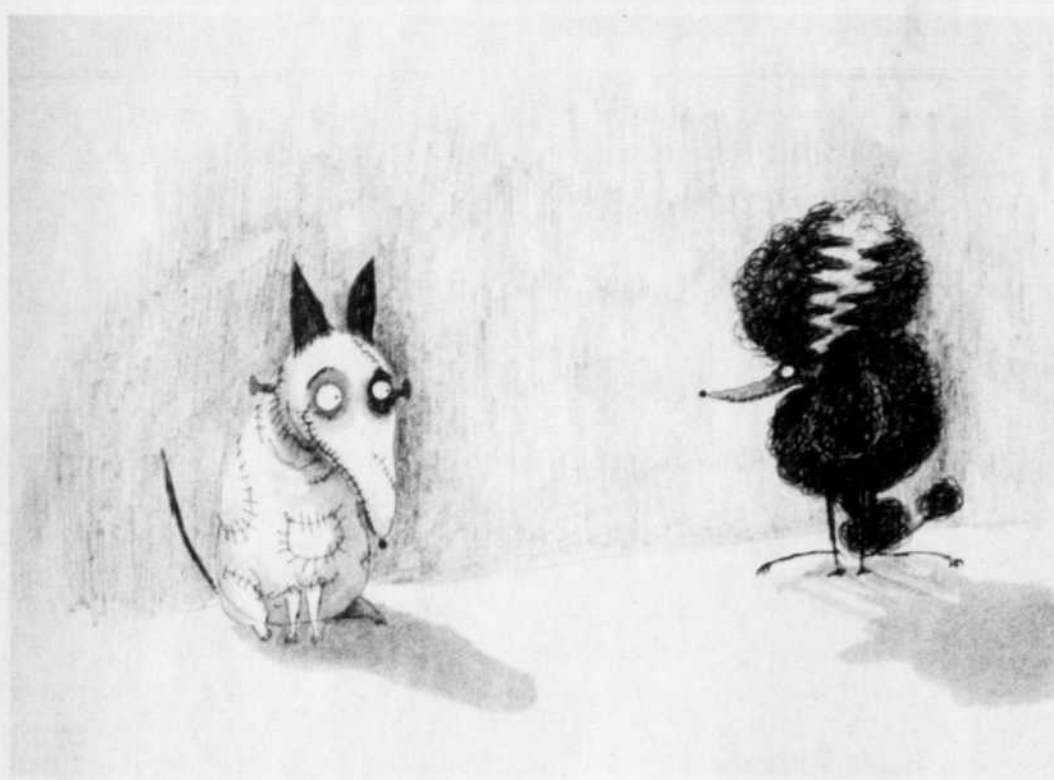
VOIR PAGE F 2: BURTON



«*J'ai toujours aimé les monstres et les films de monstres, dit-il. Il ne m'on jamais fait peur.*»



LIVRES

Une scène de *Frankweenie*, de Tim Burton

SOURCE SONATINE

BURTON

SUITE DE LA PAGE F1

les films de série, la musique, les monstres et les raisins en plastique, joue un rôle non marginal.

Johnny Depp signe non pas une, mais deux préfaces du livre de son ami et accoucheur cinématographique produit avec la collaboration du journaliste britannique Mark Salisbury. Des textes bien tournés, un pour chacune des éditions, la vieille et la nouvelle, revue et augmentée.

La star mondiale a l'humilité et l'honneur de reconnaître sa dette immense envers ce réalisateur hors pair qui l'a extirpé des productions médiocres et des rôles minables. *J'ai choisi de l'écrire [ce texte] en tenant compte de l'état d'esprit sincère dans lequel je me trouvais au moment où il m'a sauvé*, dit la superstar, *à savoir celui d'un perdant, d'un paria, d'un morceau de viande made in Hollywood prêt à être sacrifié à n'importe quel instant.*

Le sous-titre annonce des entretiens, mais il ne s'agit pas vraiment de ça. Oui, bon, messieurs Salisbury et Burton ont passé bien du temps à dialoguer et le reporter a organisé le résultat. Seulement, dans les textes, des mises en contexte et des explications, en caractères gras, remplacent les questions de la formule traditionnelle. Le résultat s'avère aussi instructif qu'agréable.

Les textes se présentent de manière chronologique: d'abord au sujet de l'enfance de Tim Burton, puis sur ses débuts au cinéma et ensuite à propos de chacun de ses films. Les révélations abondent, les confidences aussi. Le créateur se livre sur sa vie, son art et son entourage sans censure, en ouvrant le jeu, à livre ouvert, quoi.

Dans une armoire

Les fans plus ou moins maniaques vont retrouver dans ce long journal bioprofessionnel une mine de renseignements pour enrichir la compréhension de l'œuvre. Dès les premiers propos et confidences, Tim Burton revient sur son enfance à Burbank et à sa découverte de l'art qui allait le happer.

J'ai toujours aimé les monstres et les films de monstres, dit-il. *Il ne m'ont jamais fait peur. Mes parents disaient que rien de m'effrayait, que je regardais tout et n'importe quoi. Et tous ces trucs sont restés en moi.* King Kong, Frankenstein,

Godzilla, L'Étrange Créature du lac noir, ils se ressemblaient tous, seuls les maquillages et les costumes en caoutchouc les différencient. Mais justement, ils dégagent tous quelque chose qui me plaisait terriblement. J'avais le sentiment que la plupart de ces monstres étaient souvent incompris et qu'ils avaient généralement plus de cœur et d'âme que les humains entre eux.

Il obtient son premier boulot dans les studios Disney en 1979, à 21 ans, après une formation en animation dans une école financée par l'empire de Mickey. On le met alors à l'ouvrage sur le film *Rox et Rouky*. Seulement, le pauvre traîne en lui trop d'images noires et trop d'envies marginales pour s'intégrer simplement.

Je donnais l'impression d'être quelqu'un de bizarre, explique-t-il. *Je m'installais fréquemment au fond d'une armoire dont je ne sortais pas, je m'asseyais sur mon bureau, ou bien en dessous, je faisais des trucs étranges comme m'arracher une dent de sagesse et inonder de sang les couloirs. Mais je suis arrivé à dépasser ce stade. Je ne m'enferme plus dans une armoire...*

Qui s'en plaindra? En tout cas, pas les innombrables parents et enfants qui attendent son *Alice* en trépidant. Il n'est pas question de cette production dans les propos et confidences, arrêtés après *Sweeney Todd*, son récent drame musical. Tim Burton s'explique par contre sur ses choix nombreux de sujets «pour enfants», sur son adaptation de *Charlie et la chocolaterie* par exemple.

J'ai appris au fil du temps qu'il valait mieux avancer sans rien dire à personne, confie Tim Burton, qui ne cesse dans les entretiens d'interroger sa relation d'amour-haine avec les grands studios. *J'ai essayé d'appliquer cette tactique à deux reprises. Sur Ed Wood et Edward aux mains d'argent, que j'avais tenté de réaliser avec des budgets plus modestes, j'ai presque eu le sentiment de devoir cacher qui j'étais, voire de changer de nom avant de me mettre au travail. La manière dont les gens vous perçoivent soulève énormément d'obstacles. On croit que vous avez de l'argent, que vous êtes un gros réalisateur hollywoodien; alors, si vous ne payez pas les gens à la seconde, vous les dépouillez, etc. Bizarrement, la célébrité rend les choses plus difficiles...*

Le Devoir

BÉDÉ

Racolage climatique en sol canadien

Climax manque d'un scénario et de dialogues intelligents

FABIEN DEGLISE

Avec la publication bon an, mal an de près de 5000 titres, l'univers de la bande dessinée a tout pour offrir à ses lecteurs le meilleur comme le pire. Et la série *Climax* (Dargaud), qui se termine avec la sortie du quatrième, et heureusement dernier, volet, le prouve: projet d'édition plus commercial qu'artistique, cette aventure à grand déploiement dans le monde du complot abuse des préoccupations environnementales du moment pour séduire, mais manque allègrement son coup faute d'avoir l'essentiel: un scénario et des dialogues intelligents.

Imaginée par Luc Brahy au dessin, Eric Corbeyran et Achille Braquelaire au texte, l'histoire en cases a pourtant tout pour accrocher l'œil avec ses couleurs vives, son découpage dynamique et ses décors spectaculaires qui, à l'image de *Largo Winch* — une autre série commerciale certainement mieux réussie — annoncent, en superficie du moins, le caractère captivant de cette intrigue à saveur politico-éco-socio-écologique. Mais derrière les tours à bureaux, les grands espaces, les voyages en jet privé, les laboratoires ultraprotégés, les blondes



plantureuses et les hommes qui fument le cigare dans des bureaux presque ovales, le lecteur n'aura finalement rien de ce qu'il croyait y trouver. Sans surprise d'ailleurs.

C'est que dès les premières cases, le ton est rapidement donné avec cette salve d'échanges lourdement vides entre les protagonistes de l'équipe de l'agence Imago Mundi qui, au temps du réchauffement climatique, rêve de sauver la planète. Bien sûr, des méchants ont comploté pour leur mettre des bâtons dans les roues.

Tout en jonglant, malhabilement, avec les grandes lignes discursives de l'écologisme

contemporain, Leia, Loïc et Harald vont finalement répandre cette vacuité sur les quatre chapitres d'une intrigue alambiquée qui prend place dans le Grand Nord canadien, à Toronto ainsi qu'en Alaska, où bien sûr le gouvernement américain, avec l'armée et les pétrolières avides de profits salement acquis, complotent depuis des lunes contre l'humanité. Rien de moins.

Bien sûr, l'exposition à ces bulles finit par faire ballonner en laissant même présager cette finale absurde débordante de clichés: la politique, la grande finance et l'armée unies pour mieux contrôler les ressources naturelles tout en manipulant le climat et en tuant des dauphins au passage. On résume.

Une conclusion qui confirme toutefois ce que *Climax* tente de faire sans y arriver: oui, la pollution et le dérèglement du climat peuvent faire des dégâts insoupçonnés. Y compris dans l'univers du 9^e art.

Le Devoir

CLIMAX

TOME 4: GAKONA, ALASKA

Brahy, Corbeyran, Braquelaire
Dargaud
Bruxelles, 2009, 48 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

En exil, c'est-à-dire nulle part

SUZANNE GIGUÈRE

Moshone est issu d'une famille juive aux racines flottantes: une lignée espagnole et marocaine du côté de sa mère, turque du côté de son père. Il est né et a grandi à Paris. Quand le récit commence, il vit à Montréal depuis trente ans, a fondé une famille avec Dvora, la femme de sa vie. Ils ont un fils. Intervenant communautaire, il tente de jeter des ponts entre la police pour qui il travaille et les jeunes des quartiers sensibles. Congédié après avoir collaboré à un film sur les relations tendues entre la police et les jeunes des quartiers multiethniques montréalais, il apprend que son père est gravement malade. Il rentre à Paris après une longue absence.

Qu'est-ce qui a poussé Maurice Chalom, spécialiste en andragogie et en stratégies d'intégration des immigrants, en prévention de la criminalité et en réformes policières, à écrire *Va, Moshone*, une méditation poignante sur l'exil? Malaise identitaire, désir de retrouver les failles qui l'exilent de sa réalité présente, de voir au-delà, d'avancer dans l'exil? Le ton intime et urgent, le verbe brûlé, c'est dans cet esprit qu'il tisse son récit, en créant un montage de retours en arrière où sa vie personnelle s'enchevêtre à l'histoire familiale, mêlant les faits et la fiction, la biographie et l'autobiographie. Sur un fond de fête — la vie explose à toutes les pages — et de mélancolie.

Paris. Moshone revisite les lieux de son enfance dans un quartier ouvrier du XI^e arrondissement. *J'entre au numéro vingt-neuf, monte au cinquième, et là, sans faire de bruit, je colle mon oreille sur la porte à gauche au bout du couloir. Je m'appelle Moshone, j'ai cinq ans.* Dans sa famille, on ne parle pas un mot d'hébreu, on ne pratique pas la religion des ancêtres, on est Français. Gamin difficile et turbulent, Moshone fréquente dès le primaire le pensionnat. Quand il revient la fin de semaine, il se sent de plus en plus visiteur, déjà étranger. Au lycée, il est entraîné en conseil de discipline pour avoir frappé un étudiant au réfectoire qui lui a lancé: *«on sait que t'es juif, mais c'est pas une raison pour prendre toute la sauce»*. À l'été 1968, apprenti dans l'atelier des tapisseries de son père, il vit avec lui

des moments rares d'intimité et de silence. Arrive la fin de l'adolescence, un bac en poche, obtenu à l'arraché. Mezel Tov (félicitations), il décide de poursuivre ses études à Jérusalem, emportant dans sa mémoire les mots en ladino (judéo-espagnol) de sa grand-mère: *«Va, Moshone, viajo bueno.»* Yeroushalaïm. Années d'insouciance où Moshone collectionne les filles et les succès, apprend l'hébreu, rencontre

«L'exil est ma patrie et je resterai un étranger. Je suis séfarade. Étranger, immigré, un transplanté toujours en partance. [...] Je me suis fait à l'idée que le provisoire est ma condition et l'errance, mon statut.»

pour la première fois une bande de militants totalement aluminés qui croient dur comme fer en l'intervention communautaire, renforce son identité culturelle juive, empoche une maîtrise. Années glorieuses où il rencontre Dvora, juive d'origine égyptienne. Amoureux en proie à la fureur érotique, la lumière qu'émet leur corps quand ils s'aiment rappelle celle des amants du roman de Jonathan Safran Foer (*Tout est illuminé*) dont les lueurs sont visibles depuis la Lune...

Invité à Montréal pour un contrat de quelques mois, Moshone est toujours là après trente ans. Après l'échec référendaire en 1995, un officier de direction lui balance: *«C'est à cause de vous si on a perdu.»* C'est qui, «vous»? Le Juif, en référence à l'argent ou au lobe occipital, le Français, le maudit Français envers qui il y a encore un malaise ou un contentieux à régler, l'étranger qui brouille les cartes. Il faut lire les pages 203 à 205 sur la stigmatisation des immigrants et l'insécurité identitaire des Québécois. Un fort coup de gueule poussé par celui qui se croyait citoyen à part entière. Moshone se demande pour la énième fois s'il a bien fait de quitter la France. De nouveau, il ressent avec douleur la condition de l'exilé. Être en exil, c'est-à-dire nulle part. Il fait siens les mots d'Amin Maalouf cités en exergue du récit: *«Je suis né*

étranger, j'ai vécu étranger, et je mourrai plus étranger encore.»

Feu roulant de bonheurs et de malheurs, *Va, Moshone* laisse fuser plusieurs scènes auxquelles il est impossible d'être insensible. A Yad Vashem, le principal monument commémoratif de l'Holocauste en Israël, dans la salle où sont gravés dans la pierre les noms des camps d'extermination, brûle la flamme du souvenir. Sarah,

la grand-mère de Moshone, debout devant le nom d'Auschwitz, dépose dans la flamme un papier tout froissé et jauni. C'est la dernière lettre écrite à son mari Isaac et jamais envoyée, ignorant

où il avait été emmené. Une autre scène tout aussi émouvante nous montre Moshone déposant lui aussi une lettre sur le corps de son père, enveloppé d'un linceul, avant qu'il ne soit recouvert de la terre de Jérusalem. Alors qu'il n'a jamais récité le kaddish (prière des morts), soudé à son frère, les mots s'envolent de sa bouche: *«Yit-gad-dal / vé-yit-qad-dach / ché-mèh raba...»*

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les tribulations de Moshone, sur le rôle déterminant des femmes dans sa vie. Il nous faudrait parler des idées qui déboulent, de l'écriture qui coule d'elle-même, truffée de mots en hébreu — une manière de rendre hommage à cette langue en la faisant vivre devant nos yeux de lecteur — du style qui a du panache, de la langue populaire extrêmement colorée et imprégnée d'humour.

Si l'écriture de l'exilé est nourrie par l'expérience individuelle, elle ouvre une zone de dialogue et d'échange. *Va, Moshone* nous invite à penser à une nouvelle forme d'hospitalité, non pas l'hospitalité à l'égard de l'homme, mais à l'égard d'une œuvre qui existe par sa différence.

Collaboratrice du Devoir

VA, MOSHONE

Maurice Chalom
Éditions Leméac
Montréal, 2009, 279 pages

Trois femmes puissantes
Marie NDiaye

«Trois destins de femmes que la plume de Marie NDiaye sait sculpter avec cran, avec lucidité, avec souveraineté.»
Robert Levesque

PRIX GONCOURT 2009

LITTÉRATURE

Les romans québécois de l'année

Petit exercice de fin d'année. Fermez les yeux. Pensez romans. Romans québécois parus en 2009. Lequel vous vient à l'esprit en premier?

Il y a des années, comme ça. Ou un livre s'impose d'emblée, fait l'unanimité. Cette année, pas moyen de passer à côté de *L'Enigme du retour* (Boréal), de Dany Laferrière.

Quoi, vous ne l'avez pas encore lu? Vous résistez, vous craignez d'être déçu? Les prix, les honneurs, les commentaires élogieux créent parfois des attentes démesurées, c'est connu.

Difficile d'oublier la consécration en France. D'abord le Médicis. Ensuite le palmarès du magazine *Lire*, qui élève *L'Enigme du retour* au rang de meilleur roman français de l'année.

Ce n'est pas rien pour un auteur d'origine haïtienne, qui vit au Québec et qui est allé jusqu'à se dire japonais... Qui a toujours refusé de se laisser enfermer dans une identité, en fait.

Puis, il y a eu le Grand Prix du livre de Montréal, premier prix d'importance reçu par Dany Laferrière au Québec. La

manne, quoi. Sans compter qu'il est en lice pour le Prix littéraire des collégiens et le Prix des libraires 2010. Et qu'il sera honoré au printemps par le Grand Prix littéraire international Metropolis bleu pour l'ensemble de son œuvre.

Mais au-delà du brouhaha médiatique, de la reconnaissance, du *momentum*, au-delà de tout, y compris de l'auteur lui-même et de ce qu'il en dit, il reste le livre.

Il reste ce retour au pays natal sur les traces du père mort. Il reste cette coulée, entre prose et poésie, entre chronique et carnet. Cette fluidité et cette densité.

Cette gravité, cette humanité. Cet exploit littéraire: *L'Enigme du retour*.

Parmi les autres romans parus au Québec en 2009, on a beaucoup parlé aussi de *Paradis, clef en main* (Coups de tête), de Nelly Arcan. Sans doute l'un des livres les plus touchants, les plus troublants, étant donné les circonstances tragiques de sa publication.

Comment oublier que l'auteur s'est suicidée à 36 ans, avant la parution de ce testament sur le suicide? Com-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Nelly Arcan

ment ne pas être happé par ces pages sur le mal de vivre, sur le désir de mourir comme une tare, une obsession?

Reste que *Paradis, clef en main* révèle aussi un nouvel aspect du talent littéraire de Nelly Arcan. Il y a dans ce texte des personnages de fable, un univers ludique, une imagination pleine de ressources. Il y a l'annonce d'une œuvre à venir, qui ne prendra pas son envol.

Autre roman marquant de l'année chez nous: *L'Œil de Marquise* (Boréal), de Monique Larue. Un livre miroir, qui met en question l'identité québécoise, à travers l'histoire de deux frères que tout oppose. Tous nos déchirements, nos contradictions, nos désillusions y passent, depuis les années 1960 à aujourd'hui. C'est finement amené, maîtrisé.

A noter: Monique Larue vient de recevoir à Lyon le prix Jacques-Cartier, dont c'est la première édition cette année. Elle est aussi en lice pour le Prix littéraire des collégiens et le Prix des libraires 2010.

Parlant d'identité québécoise, on ne saurait passer sous silence le savoureux roman de Jacques Poulin paru au printemps dernier, *L'Anglais n'est pas une langue magique* (Lemac/Actes Sud). Où la bataille des plaines d'Abraham côtoie la conquête de l'Ouest américain telle que relatée par les explorateurs Lewis et Clark, tandis que Maurice Richard compte des buts. Et le bon vieux Jack dans tout ça? Eh bien, il écrit! Drôle, tendre et ingénieux roman.

Autre fiction qui met en question l'identité, mais par un biais totalement différent: *Le Cafard* (Alto), de Rawi Hage. Écrit en anglais, traduit l'automne dernier, il s'agit du deuxième livre de ce Montréalais d'origine libanaise qui avait remporté une flopée de prix avec son époustou-

flant *Parfum de poussière*. *Le Cafard* nous plonge dans le quotidien glauque d'un immigré fauché, désespéré, suicidaire, vivant dans un taudis montréalais. Très noir, très dur, très cynique.

Gil Courtemanche, lui, a replongé dans l'Afrique cette année. Il est question dans *Le Monde, le lézard et moi* (Boréal) du Congo. D'un criminel de guerre, en particulier. La barbarie est au rendez-vous. L'injustice aussi. Et la perte des illusions.

La grande force de ce roman: son héros. Un juriste québécois épris de justice qui va se retrouver le bec à l'eau. Qui devra se regarder en face, se rendre compte qu'il est passé à côté de lui-même, de la vie, de l'amour. Déchirant.

Pas un roman à proprement parler, mais on retiendra dans la cuvée 2009 *L'Etreinte des vents* (Presses de l'Université de Montréal), d'Hélène Dorion. Un texte d'une grande beauté, inspiré, inspirant, sur la rupture amoureuse et le recommencement. Une réflexion approfondie sur les liens qui nous unissent aux autres, qui se nouent et se dénouent.

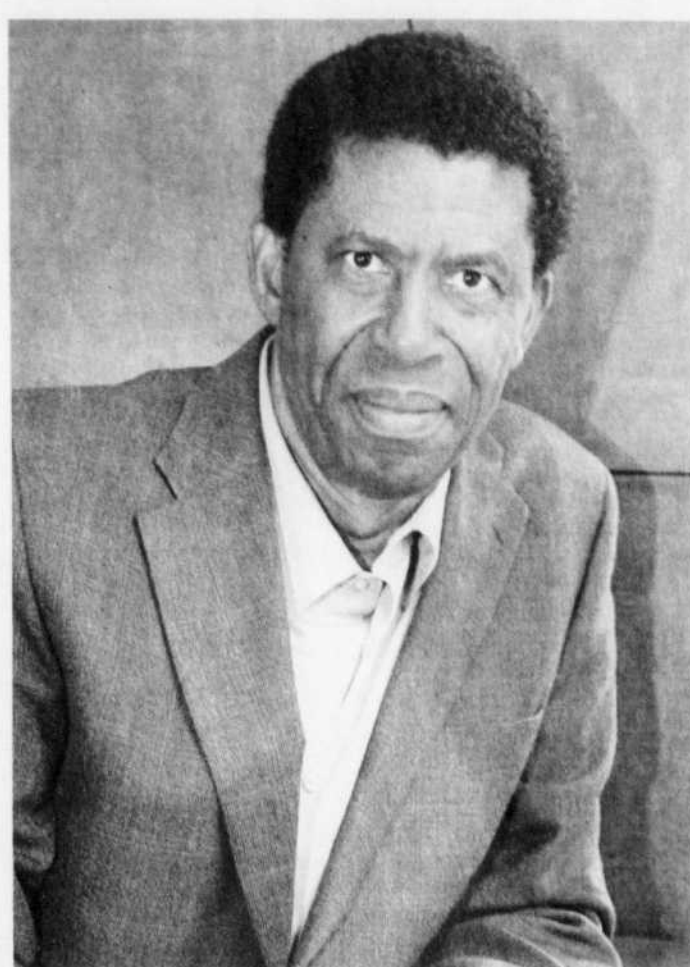
Dans la même veine: *Cette année s'envole ma jeunesse* (Québec Amérique), de Jean-François Beauchemin. L'auteur de *La Fabrication de l'Grand* et parle avec une remarquable justesse de ton de sa mère, de la mort de sa mère et de lui-même, devant la mort de sa mère. Extrêmement poignant.

Enfin, cette année 2009 nous aura révélé plusieurs nouvelles voix. À commencer par celle, douce et tendre, de Kim Thuy, auteure de *Ru* (Libre expression): un récit nourri de sa propre épopée de *boat people* vietnamienne, débarquée au Québec à la fin des années 1970.

Autre découverte: Anaïs Aïrelle, avec *Pourquoi j'meurs tout le temps* (Ecosociété), en lice pour le Prix des libraires 2010. La traversée de l'enfer d'une damnée de la terre, d'une errante désespérée, écorchée vive.

Enfin, il y a cette jeune Montréalaise de 19 ans, Olivia Tapiéro, qui a reçu le prix Robert-Cliche pour sa première œuvre romanesque portant sur le suicide, *Les Murs*. Sans oublier Simon Boulterice, poète, acteur et auteur dramatique, qui signe, avec *Les Jérémias* (Sémaphore), un roman plein de surprises, de fraîcheur.

Mais s'il y avait un prix innovation remis à un nouveau venu en 2009, il reviendrait sûrement à Jean-Simon DesRochers, pour son très cru, très dur et très ambitieux premier roman, *La Canicule des pauvres* (Herbes rouges).



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Dany Laferrière a obtenu notamment le Grand Prix du livre de Montréal.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Monique Larue vient de recevoir à Lyon le prix Jacques-Cartier, dont c'est la première édition cette année.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

L'escalade et la chute

Deux romans légers et humoristiques parus cet automne bouleversent à leur manière les règles de bon voisinage qui régissent nos petites sociétés.

CHRISTIAN DESMEULES

Avec de courts chapitres, de l'imagination et une certaine vivacité, *Méchants voisins*, le 7^e roman de Monique de Gramont, raconte l'histoire de Cicius Dejours, chargé de cours en littérature dans quelques universités montréalaises à qui une amie libraire lui a légué à sa mort, à sa grande surprise, toutes ses économies et son petit commerce de l'avenue du Mont-Royal. Coup de fortune et changement de carrière pour cet homme discret et rêveur, épris d'une anthropologue «dotée d'un tempérament volcanique» qui passe sa vie à courir le monde.

Après une longue introduction et des confessions biographiques qui pourront paraître accessoires et parfois un peu forcées, une succession de péripéties s'enclenche. L'achat d'une maison jumelée, suivi rapidement par l'arrivée de nouveaux voisins, nous feront entrer au cœur du roman — l'his-

toire d'un conflit qui dégénère.

Affreux, sales et méchants, les Crispa auront tôt fait d'empoisonner la vie du nouveau libraire, qui arrive mal à faire respecter ses droits à la tranquillité et à la vie privée. Bienvenue au cirque. L'inévitable escalade d'actions et des représailles entre les deux parties, devenue l'affaire de toute la rue, se transforme en guerre de tranchées.

Slipoinomanes anonymes

Premier roman de David Décarie, professeur de littérature à l'Université de Moncton né à Montréal en 1969, *Les Dessous de Larry's Launderette*, allie lui aussi humour et relations de quartier à travers les activités d'une buanderie de Montréal et les quelques personnages caricaturaux et mal engueulés qui gravitent autour d'elle.

Robin Martin, un petit gros barbu et chauve qui moisit lentement dans ses frustrations professionnelles, sentimentales, sexuelles et littéraires, nous fait le récit au «je» de son expérience de travail dans cette buanderie, vous le verrez, pas tout à fait comme les autres...

Le propriétaire anglophone, Larry Launderette (l'homme a fait légalement changer son nom pour déjouer les fonctionnaires de l'Office québécois de la langue française qui avaient



l'enseigne de son petit commerce dans leur collimateur), et sa femme seront rapidement éclipsés de l'histoire pour aller ouvrir une succursale de leur buanderie à Toronto.

Devenu gérant des lieux, aux prises avec quelques requêtes étranges de clients pervers polymorphes, libéré du regard de son patron et sensible à l'appât du profit rapide, l'idée d'un petit commerce parallèle germe très vite dans son esprit. Il publie une petite annonce: «Sous-vêtements féminins à louer. Venez cueillir vous-même en toute discrétion les culottes, strings, bustiers, brassières et bas résille fraîchement portés par les clientes

d'une honnête buanderie montréalaise. Nos clientes nous confient leur lavage et nous vous prêtons leurs dessous sexy pour 24 heures.»

Rapidement, «slipoinomanes», «pantynoses» et autres renifleurs patentés vont se bousculer à la buanderie. Stress, chassés-croisés, chantage et corruption: l'affaire se transforme rapidement en cauchemar pour le diplômé en littérature qui croyait pouvoir améliorer son sort.

Malgré les anecdotes, les observations et les multiples digressions qui jalonnent *Les Dessous de Larry's Launderette* — ou peut-être même en raison de leur ampleur —, il subsiste beaucoup de gras dans cette histoire légère d'arroseur arrosé, parfois drôle, qui aurait certainement gagné à être plus serrée.

Collaborateur du Devoir

MÉCHANTS VOISINS

Monique de Gramont
Hurtubise
Montréal, 2009, 456 pages

LES DESSOUS DE LARRY'S LAUNDERETTE

David Décarie
La Bagnole
Longueuil, 2009, 200 pages

PRIX
JACQUES-CARTIER
DU ROMAN DE
LANGUE FRANÇAISE



Monique
LARUE
L'ŒIL DE MARQUISE

L'Œil de Marquise
mérite d'ores et déjà
sa place parmi les
œuvres d'envergure
de notre littérature.

Martine Desjardins
L'actualité

«J'aime ça, les références
à l'histoire politique. [...]»
C'est un livre très riche,
très dense. Ça vaut le coup.»

Nathalie Petrowski
Radio-Canada

«Une vraie saga, dans
la littérature québécoise,
c'est rarissime.»

René Homier-Roy
Radio-Canada

MONIQUE LARUE

L'ŒIL DE MARQUISE

Roman

384 pages • 28,50 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

Retrouvez-nous sur
twitter et facebook

LITTÉRATURE

Je rêve d'un Noël rouge

Dans *A Short History of Indians in Canada*, une nouvelle de Thomas King parue en 2005, un homme d'affaires insomniaque quitte l'hôtel King Edward en pleine nuit, à la recherche d'un peu d'excitation torontoise. Le portier lui conseille Bay Street. Quand il sort du taxi, entre les hautes falaises de verre illuminées, c'est pire que New York le 11 septembre 2001, mais ce qu'il voit s'écraser sur l'asphalte et le ciment autour de lui, ce sont des Indiens. Whup! Whup! font les corps en touchant le sol. Il assiste ensuite à l'arrivée de l'équipe de ramassage, dont les membres sont capables d'identifier la plupart des espèces d'Indiens au premier coup d'œil: un Mohawk là-bas, un couple de Cris par ici, et même, occurrence rarissime à cette latitude, un Navajo!

Whup! Whup! Arrivant du Nord, des volés d'Indiens font tête première dans les vitres éclairées des tours à bureaux, puis dégringolent du ciel, tués sur le coup, ou simplement commotionnés. Les préposés au ramassage placent les premiers dans des sacs verts, les seconds seront confiés à des refuges, bagués, soignés, éventuellement remis en liberté. Et c'est bien beau de varier le maigre ordinaire nocturne du tourisme local, mais quand les travailleurs des banlieues envahissent de nouveau le centre-ville, dans quelques heures, ils verront des trottoirs propres. Toute trace de l'hécatombe aura disparu.



LOUIS HAMELIN

Si j'étais le chef des Premières Nations [...] je commenterai à l'orgner le marché des bombes atomiques d'occasion du côté du Kazakhstan

Hécatombe
La nouvelle fait à peine quatre pages. Elle montre assez bien comment fonctionne l'imagination de ce King. L'hécatombe torontoise a bel et bien lieu, chaque année, mais les victimes en sont des dizaines de milliers d'oiseaux désorientés parmi les millions qui empruntent l'important couloir de migration jusqu'au passage des Grands Lacs que la Ville reine encombre de ses gratte-ciel. Plumes pour plumes, King a remplacé les passe-reaux par un autre peuple migrateur et ça donne une petite merveille de fable contemporaine, grinçante et lumineuse. Ou: comment faire tenir, en une seule image ou presque, à la fois le mirage et le déni qui fondent ces quelques centaines d'années d'histoire commune. Du sud au nord, le résultat le plus visible de notre entreprise d'occupation et de civilisation du territoire a été, et demeure, la destruction simultanée des cultures autochtones traditionnelles et des derniers grands espaces sauvages.

C'était déjà le thème de *The Loons*, la nouvelle de Margaret Lawrence, dont la conclusion élégiaque ne s'oublie pas facilement. Thomas King, écrivain canadien d'ascendance amérindienne, reprend ce motif en y ajoutant un mélange unique de légèreté et de férocité. Jonathan Swift, pour attaquer la Couronne d'Angleterre, humanisait les chevaux, chevalisait les humains et inventait des îles volantes. La prose de King est du même acabit: sous le déguisement de sa fantaisie déli-

rante pointent des opinions politiques fortes.

A peu près au moment où je le lisais, je suis allé scèner devant le parlement d'Ottawa, à pied, marchant pour ma propre cause, qui était ce jour-là une curiosité baladeuse, sinon vraiment déplacée. Autour de moi, il y avait du bébé phoque, un fœtus accompagné d'un pro-vie, des Chinois, des sans-abri et des amis-de-sans-abri déjà dans la mire de Jack Layton, pas le gars dans une position pour cracher sur une petite tournée de serrage de mains. C'était un petit jour gris, propice à la méditation. Contemplant cette raisonnable agitation péri-parlementaire, je me demandais s'il était déjà arrivé que le Québec soit aussi mal dirigé aux deux endroits à la fois. Oui, aussi bien baisé par les deux tours: Harper à By-Town et Charest dans le Gros Village. Le premier gouvernement Bourassa, dans les années 70, était gangrené par la pègre, mais quand on se tournait vers l'Outaouais, on voyait dépasser les têtes à Trudeau, brillantes et plutôt solides, à défaut d'être celles de grands démocrates. Et si les deux de pique dont s'entourait Jean Chrétien ont parfois eu l'allure d'une équipe de vendeurs de chars d'occasion (en option: le flag sul' hood), il lui fallait compter avec les Parizeau, Bouchard et Landry à Québec. Mais maintenant?

Ainsi allaient mes pensées, de Québec à Ottawa, entre deux mensonges, deux pourritures. L'équipe de ramassage devait avoir déjà quitté les lieux, car je n'ai vu aucune trace des cinq chefs innus qui, d'après mes espions, avaient survolé Ottawa la veille pour aller se fracasser contre la tour du parlement. Pauvre Jean-Charles Piétacho, pauvre Raphaël Picard, mes pauvres chefs... Vous avez pensé quoi, au juste? Que le ministre des Affaires indiennes de ce pays n'avait rien de mieux à faire?

Qu'il allait accepter, comme ça, de rencontrer des chefs autochtones? Tsss. Au Québec, Ghislain Picard de l'APN-QL représente quelques dizaines de milliers de personnes appartenant à plusieurs nations et il doit se contenter, pour le moment, de saluer le ministre des Affaires autochtones de Jean Charest dans des colloques sur la grippe. Il faut dire que Pierre Corbeil est un cas à part, un insinifiant rare. Mais sérieusement, la patience admirable et presque incompréhensible dont ces gens persistent à faire preuve sous ces tonnes de mépris va bientôt finir par ressembler à un acquiescement au suicide. Le Plan Nord du petit bâtisseur des peuples (ma contribution au marketing du Parti libéral...) n'a même pas tenu le temps d'une réunion. «*A feel good session*», une «*page blanche*», a-t-on entendu, comme si tout ce beau monde sortait d'une séance de spiritisme avec la mère Normandeau, son petit biscuit trempé dans le verre de lait de Robert Bourassa.

Et Picard de menacer, pour la énième fois, de bloquer des projets! Comme s'il n'avait pas déjà compris que ce gouvernement manque même de l'imagination qu'il faut pour craindre le pire. Si j'étais le chef des Premières Nations, avec les cinq chefs dissidents de l'ASI, je commencerais à l'orgner le marché des bombes atomiques d'occasion du côté du Kazakhstan.

Quand au recueil de Thomas King, il contient un conte de Noël, *Tidings of Comfort and Joy*, qui est à lire. C'est en anglais. Il faut sauter dessus et le traduire. Il y a urgence en la demeure.

A SHORT HISTORY OF INDIANS IN CANADA
Thomas King
HarperCollins Publishers Ltd
Toronto, 2006, 232 pages

POÉSIE

Du Québec au Liban

HUGUES CORRIVEAU

Les éditions du Passage ont produit un livre tout simplement magnifique en publiant *J'partirai*. Noir comme une stèle, sobre comme le sujet l'exige, on est en présence d'un projet respectueux, important. Toutes générations confondues, les textes s'attardent à ce moment du grand départ, aux affects qui y sont impliqués, aux douleurs inhérentes comme à l'endurance parfois nécessaire. D'Eudore Eventuel à Juan Garcia, d'Abraham Moses Klein à Marcel Labine, d'Emile Nelligan à Louise Dupré, cent noms se croisent pour donner à entendre la frontière.

Chaque texte est accompagné d'un commentaire de François Hébert, qui part directement de lui, le prolonge. Ne renonçant jamais à sa propre manière, le propos que l'anthologiste inscrit en regard du texte choisi tient parfois d'une poétique mise en perspective comme d'une simple fiche biobibliographique, ce qui n'exclut jamais cette part de philosophie ou de bonhomie qu'on lui connaît. Retenons-en pour preuve ce texte présentant *Mourir n'arrive*, de Fernand Durepoix: «*L'amour est une navigation, le corps ayant largué ses amarres. L'image du traversier pour aller aux lèvres de l'aimée est grosse, mais non moins frappante et sympathique que celle du paquebot dans la chambre à coucher pour les amours de Richard Desjardins.*»

Cette traversée des apparences confère à cette anthologie une force non négligeable et appelle à l'apaisement, à une vision prolixie. Les choix, disons-le, pertinents et significatifs, nous invitent à un parcours, tout parcimonieux qu'il soit, à travers la parole poétique d'ici.

non un seul pour chacun des 33 poètes qu'elle a choisis. De 1950 à 2009, nous parcourons ce florilège éclairant en nous émerveillant de la richesse qui s'y déploie. Pour prouver que le Liban n'a pas connu de confrontation entre l'ancien et le moderne, l'anthologiste nous propose des poèmes autant en prose qu'en poésie rimée, et la chose est heureuse. Précédées chaque fois par une courte présentation biobibliographique, les pages s'illuminent et nous rattachent plus facilement au réel.

Regrettons tout de même que l'anthologiste n'ait identifié ni les recueils d'où ont été extraits les poèmes ni l'année de leur parution.

Poésie de la terre, du concret et de la liberté, poésie qui pose un regard vif sur la peur comme sur le devoir, les textes sont une proposition d'ouverture sur le pays qui en soi s'épanouit. Là sont les parfums secrets, vifs les désirs de vivre. S'il est vrai, comme le dit le poète Kaissar Afif, que «*La mémoire est l'exil des poètes, la poésie est leur patrie.*» Il faut en tenir compte pour pénétrer les univers de ces écrivains et de ces écrivaines tant préoccupés par le ciel, la survie immédiate et, parfois, le désir amoureux. La résistance implicite de la parole se traduit formidablement dans ce beau texte d'Abbas Baydoun: «*Une parole a apporté la peste bien que personne ne put connaître son nom. Une parole a apporté le serpent et personne ne put le proférer. Ceci commença au moment où nous lavions les paroles du sable collé à elles, alors que nous étions certains qu'elles avaient une autre mission dans la pierre.*» Sabah Kharrat Zouein l'a bien compris et les convie à se répandre à travers nous.

Collaborateur du Devoir

J'PARTIRAI
100 POÈMES QUÉBÉCOIS SUR LA MORT
Choisis et commentés par François Hébert
Iconographie de Dominique Malterre et Richard-Max Tremblay
Éditions du Passage
coll. «Les derniers mots»
Montréal, 2009, 248 pages

VOIX LIBANAISES ACTUELLES (ANTHOLOGIE)
Sabah Kharrat Zouein
Éditions des Forges/Le Temps des cerises
Trois-Rivières/Pantin, 2009, 96 pages

L'islam et ses réformateurs

NAÏM KATTAN

Dans la première partie *D'un islam textuel vers un islam contextuel*, un ouvrage publié aux Presses de l'Université d'Ottawa, Naïma Dib fait état des travaux et des ouvrages des réformateurs musulmans.

L'un des premiers, sans doute le plus important, est l'Égyptien Mohammed Abdou qui, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, introduit la notion d'une contextualisation du Coran. Le livre sacré de l'islam appartient à une période historique, cependant les règles qu'il énonce demeurent toujours valables à condition de les lire et de les étudier en tenant compte des réalités sociales et politiques du présent. Tout en s'inspirant du modernisme occidental, Mohammed Abdou a élaboré une démarche proche des conditions sociales et politiques de son temps. Sa pensée a grandement contribué à la montée du nationalisme.

Plus proche de nous, le Syrien Mohammed Chahrour constate, dans les années 1970 et 1980, que le nationalisme n'a pas donné les résultats espérés et attendus et que les traditionalistes exercent encore leur suprématie. Il fait la distinction entre le texte coranique et les commentaires qui l'entourent. Il étudie les principes en prenant en considération leur dimension historique et prône une laïcité moderne. Naïma Dib indique la voie qui s'ouvre actuellement à la réforme: on peut relire, interpréter certains mots pour faire état de la voie d'une plus grande liberté de la femme.

Collaborateur du Devoir

Grand merci au journal *Le Devoir* de célébrer les 15 ans des Éditions Trois-Pistoles!

Gagnez ces 15 ouvrages en participant au tirage auquel vous convient *Le Devoir* et les Éditions Trois-Pistoles. Remplissez le coupon-réponse et faites-le parvenir aux Éditions Trois-Pistoles avant le 31 décembre 2009 et recevez votre prix le 15 janvier 2010.



PASSION MAISONS (Tome 2)
André Morin et Christian Lamontagne



CHAVIRE
Monique Miville-Deschênes



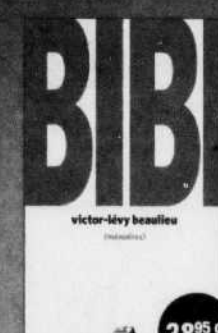
MAIS MOI JE DORMAIS
Pierre Labrie



LA COUTURIÈRE (Tome 1)
Francine Allard



LA COUTURIÈRE (Tome 2)
Francine Allard



BIBI
Victor-Lévy Beaulieu



EN BORDURE DE MER
Marilyn Verge et André Lavoie



L'ORDRE DES FORÊTS
Isabelle Vinet



LA CORDEUSE DE BOIS
Michel Leblond



LES ROBINSON CRUSOÉ DE L'HISTOIRE
Jean-Paul de Lagrave



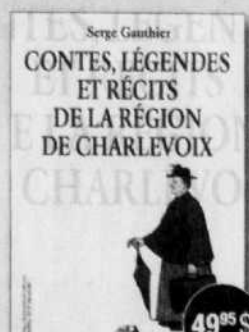
J'ESPÉRAIS QUE LA NUIT SOIT DOUCE
Martin Thibault



LE PETIT LIVRE DES CITATIONS INDÉPENDANTISTES
Erick Frappier



CONTES, LÉGENDES ET RÉCITS DE L'ACADIE
Sylvain Rivière



CONTES, LÉGENDES ET RÉCITS DE LA RÉGION DE CHARLEVOIX
Serge Gauthier



CONTES, LÉGENDES ET RÉCITS DE LA RÉGION DE QUÉBEC
Aurélien Boivin

COUPON-RÉPONSE

Je participe au tirage des 15 ouvrages des Éditions-Trois-Pistoles.

Nom :
Rue :
Ville :
Code Postal : Téléphone : (.....)
Je réponds à la question « Que signifie VLB ? » :

Veillez remplir ce coupon et l'expédier à:
ÉDITIONS TROIS-PISTOLES
31, route Nationale Est
Trois-Pistoles QC GOL 4K0

LE DEVOIR
SODEC
Québec

Un différend quant à l'organisation ou à la conduite d'un concours publicitaire peut être soumis à la Régie des alcools, des courses et des jeux afin qu'il soit tranché. Un différend quant à l'attribution d'un prix peut être soumis à la Régie uniquement aux fins d'une intervention pour tenter de le régler.

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Le monde intérieur, tel qu'il est

GUYLAINE MASSOUTRE

«*Il était une fois...*» Et si toute modulation littéraire déclinait cet incipit de manière à faire jaillir l'irréalité de la parole, l'illusion de vérité, un précipice à l'instant? Absurde? Pas vraiment. Tant d'hommages aux songes éphémères, éclatant d'impulsions, se déclinent de la sorte. Féria dans une étincelle, la littérature joue avec les idées et rencontre en chemin la folle du logis.

La voici: «*À quoi tient, pour chacun, la cohérence du monde? À la mémoire et aux quelques lois qui fixent les identités et les différences. C'est assez pour échapper au délire du doute échevelé et de la perplexité à vie, pour poursuivre son bien sans se tromper d'objectif et tremper sa cuiller dans sa soupe au lieu de la plonger dans l'assiette du voisin.*» Ainsi scintillent *Variations sur le réel* et *Journal ironique d'une rivalité amoureuse*, de Georges Picard.

L'auteur déborde de verve et d'imagination. Dans ces deux petits livres, parus en 1988 chez un petit éditeur grenoblois, Calligrammes, il avait fait ses gammes. Son baroque nous revient, paral-

èlement aux élucubrations d'Eric Chevillard, qui débuta, aux éditions de Minuit, dans le registre de l'absurde en même temps que Picard.

La vertu de tels livres tient essentiellement au comique. Comment vivre lorsque tout vous échappe? Bécassine, un peu niaise, fait son tour de piste juste pour rire. Pierrot, Charlot, Tournesol, il est senti-

Christian Bobin pratique l'écriture du fragment, la maxime, le verset imagé et poignant

mental, ce narrateur Candide. Il condense la vapeur. Perte de temps, dites-vous? Sans doute. Mais la surprise l'emporte, et une fois la bêtise et l'ânerie traitées comme des erreurs majuscules, les paradoxes dessinent des figures impronables de pensée. Caricature, survenant, bizarre, surréel, l'universel hors normes, bricolé par des Albert Dubout, dispose sa logique désinvolte, avec ses limites. La modération y a meilleur goût.

Ciel étoilé

Depuis longtemps, Christian Bobin pratique l'écriture du fragment, la maxime, le verset

imagé et poignant. Dans cette forme minimaliste, il a trouvé la légèreté, la trace, une fraîcheur permanente, quasi limpide, souvent éblouissante, qui invite à méditer. La quête, dans *Les Ruines du ciel*, est à l'opposé de l'humour. Tout enrobé de songe, cet ouvrage, entrelaçant l'émerveillement, la douceur et le regret de vivre ici et maintenant, conduit la pensée de Port-Royal jusqu'à la chambre d'hôpital où, si on lit attentivement, on devine une mère, mourant au Creusot, sa ville natale, et des adieux poignants.

Sans âge ni forme convenue, l'appel de Dieu porte cet écrivain au regret comme genre littéraire, lamentation funèbre exempte de plainte, car l'émotion y est contenue par l'optimisme raisonné du Grand Siècle. Dans cette dimension irremplaçable de la louange, qui trouve sa place entre la promesse et le deuil, la lecture des écrits jansénistes tient ensemble la pensée et la langue de Bobin en équilibre. L'écrivain médite, prie, invoque le divin, par la pensée toujours tenue de Port-Royal, pour revenir aux

douleurs vécues au présent. «*Je demande à un livre qu'il me donne du courage et ne me trompe sur rien.*» La consolation issue des ruines de Port-Royal est puissante.

Souvenir, quand tu nous tiens

Cette petite revue consacrée aux beaux textes mérite un nouvel arrêt au Temps volé éditeur. Dans sa collection à saveur ancienne, de facture si soignée, on lit: *À l'école de l'écriture*, et on rêve alors sur l'*@namnèse* de François Tétreau. La quatrième de couverture fait un clin d'œil: «*il est entendu que j'ai fumé tout ce jour-là...*»

Que s'était-il passé qui soit digne d'être raconté, «*pour le plaisir de l'ouvrage*», tel que l'inscrit l'éditeur Marc Desjardins, dans la complexité silencieuse du dernier mot? C'était le 1^{er} juin 1980, à Paris, une journée ordinaire, vécue par François et Chantal, alors étudiants. L'écrivain qu'il est devenu en revisite la teneur en deux temps: celui de ses notes, en 1989, puis cette année 2009, temps d'un rebond littéraire. Bientôt trente ans, et les menus détails de la mémoire affluent, remaniés, entre les doigts.

Enigme et volupté de l'anamnèse, de la pensée sourde et immergée. Le temps a volé. Un air de France et un air du Québec se modulent à l'unisson, sans heurt, dans le passage des expériences, des observations, des formations. Il y a des gestes, des déplacements, l'amour et l'amitié. Des saveurs, des couleurs, des sensations sans bruit. L'écriture autobiographique fait des merveilles, en qualité, en retenue, exposant ces fragiles instants comme une mine d'éternité, un trésor caché.

Collaboratrice du Devoir



Christian Bobin publie un nouvel ouvrage, *Les Ruines du ciel*.

BERTRAND GUAY AFP

ESSAIS QUÉBÉCOIS

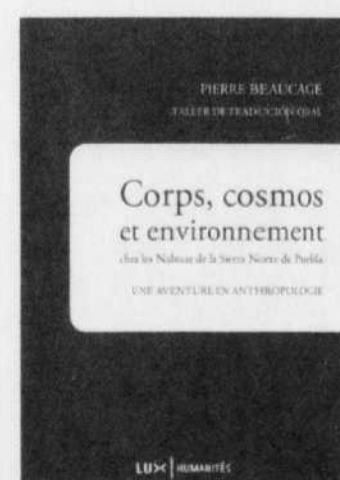
Naviguer entre tradition et modernité

Pierre Beaucage et les Nahuas de la Sierra Norte de Puebla

DALIE GIROUX

Au cours de sa carrière d'anthropologue, Pierre Beaucage a séjourné à plusieurs reprises chez les Nahuas de la Sierra Norte de Puebla. Il propose dans cet ouvrage, «*synthèse de plus de trente ans de recherches au Mexique*», le récit d'une «*aventure*» anthropologique à la rencontre de l'imaginaire de ce peuple amérindien descendant d'une civilisation mésoaméricaine.

L'anthropologue s'y raconte en aventurier de la traduction, accompagné dans son entreprise par des comparses autochtones, les membres de l'atelier de tradition orale de San Miguel Tzinacapan. On y voit un jeune Beaucage marxiste, sur le terrain, au Honduras et au Mexique, faisant des prédictions sur le déclin inévitable des cultures autochtones. On y voit le professeur d'anthropologie retourner sur le terrain quelques années plus tard avec sa famille, s'étonnant et se questionnant sur la persistance et la renaissance de ces cultures: la scientifique est prise de doutes. On y voit le chercheur tourner son attention vers les «*imaginaires*» autochtones qui accompagnent



cette renaissance, on y voit le théoricien se sensibiliser à l'idée de la résistance politique par les gestes quotidiens.

Le récit d'aventures invite au voyage. Beaucage nous présente le territoire des Nahuas à l'aide d'une projection cartographique. C'est comme si on arrivait en pays nahuatl en avion, en compagnie de l'anthropologue. Le récit de l'aventure relate ensuite, à partir de ces sources européennes, l'histoire de la colonisation de cette région — qui est un des nombreux chants associés à cette terre.

Puis, traduisant les mots et les intentions de la langue autochtone, l'auteur décrit un écosystème et un système social, un espace-temps, un terroir, un herbier, un bestiaire, une médecine. Il décrit un imaginaire dans lequel sont articulés d'une manière singulière le corps, l'environnement et le cosmos.

L'aventurier-traducteur nous raconte enfin ce qu'il est advenu de ce corpus de connaissances nahuatl dont l'étude a permis de cueillir, de consigner et de systématiser les divers éléments: un abrégé destiné aux Nahuas, l'enseignement de ce savoir à l'école ou dans des ateliers, l'intégration de certains éléments de médecine traditionnelle — essentiellement la pharmacopée — dans la pratique médicale régionale.

De retour au foyer, l'anthropologue médite sur le sens de cette renaissance culturelle autochtone chez ses amis nahuas. Il remarque que «*le fait de récupérer comme un texte imprimé, c'est-à-dire sous une forme moderne, prestigieuse, autant les mythes d'origine que la tradition médicale nahuatl, a contribué à modifier les rapports symboliques des autochtones avec la société criolla et*

métisse hispanophone, qui auparavant n'avait que mépris pour leurs "superstitions" et un "dialecte sans grammaire et sans écriture" (377). Entre la modernité et la tradition, les Nahuas souhaitent naviguer sans se laisser enfermer dans l'une ou l'autre de ces possibilités. C'est à cette entreprise que l'aventurier-traducteur Beaucage a voulu contribuer, en travaillant avec ses comparses autochtones silencieux à la transformation du corpus de connaissances nahuatl en un outil abstrait de transmission de la connaissance. Étrange destin, que cette petite somme appelle à méditer.

Collaboratrice du Devoir

CORPS, COSMOS ET ENVIRONNEMENT CHEZ LES NAHUAS DE LA SIERRA NORTE DE PUEBLA

UNE AVENTURE EN ANTHROPOLOGIE
Pierre Beaucage
et Taller de Tradición Oral
Préface de Serge Bouchard
Lux
Montréal, 2009, 414 pages



Marguerite Yourcenar à Marseille en 1984

GERARD FOUET AFP

Correspondance Yourcenar-Supervielle

Un petit livre qui en dit long

PAUL BENNETT

Les passionnés de l'œuvre de Marguerite Yourcenar seront heureux d'apprendre que les éditions Gallimard viennent de publier la correspondance demeurée jusqu'ici inédite entre l'auteure des *Mémoires d'Hadrien* et la traductrice en espagnol de ses poèmes (*Les Charités d'Alcippe*) et de son théâtre, Silvia Baron Supervielle.

Entamée en 1980 lorsque la jeune écrivaine originaire d'Argentine envoie à Yourcenar quelques-uns de ses poèmes qu'elle a traduits, cette correspondance se poursuit jusqu'en 1987, quelques mois avant la mort de la romancière française. Il y est surtout question de traduction — Yourcenar a elle-même beaucoup traduit, y compris Virginia Woolf, James Baldwin et Mishima —, d'écrivains hispanophones — dont Borges, que Yourcenar découvre vraiment alors et sur lequel portera un de ses derniers essais — et de la vie quotidienne de la

vieille dame à Petite Plaisance, son refuge de Northeast's Harbor, à Mount Desert Island, dans le Maine.

Ces quelques dizaines de lettres, dont le ton devient plus chaleureux après la rencontre des deux correspondantes à l'été 1983, sont précédées d'un portrait intimiste et émouvant de l'écrivaine en exil sur son île par Supervielle et suivies d'une postface d'Achmy Halley, un spécialiste de l'œuvre de Yourcenar, qui explique le contexte de cette amitié littéraire, ainsi que l'importance de la correspondance dans l'œuvre de l'académicienne. Un petit livre qui en dit long...

Le Devoir

UNE RECONSTITUTION PASSIONNELLE

CORRESPONDANCE

1980-1987

Marguerite Yourcenar
et Silvia Baron Supervielle
Gallimard
Paris, 2009, 101 pages

ARCHAMBAULT
Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 8 au 14 décembre 2009

ROMAN

| | |
|----|--|
| 1 | LE SYMBOLE PERDU Dan Brown (JC Lattès) |
| 2 | LA PREMIÈRE NUIT Marc Levy (Robert Laffont) |
| 3 | L'ÉNIGME DU RETOUR Dany Laferrière (Boréal) |
| 4 | LE COCON Janette Bertrand (Libre expression) |
| 5 | L'ARRACHEUSE DE TEMPS Fred Pellerin (Sarrazine) |
| 6 | PARADIS CLEF EN MAIN Nelly Arcan (Coups de tête) |
| 7 | L'ÉCHAPPÉE BELLE Anna Gavalda (Dilettante) |
| 8 | LA FAIM DE LA TERRE T. 1 Jean-Jacques Pelletier (Ailre) |
| 9 | MILLÉNIUM T. 1: LES HOMMES QUI... Stieg Larsson (Actes Sud) |
| 10 | CŒUR TROUVÉ AUX OBJETS PERDUS Francine Ruel (libre expression) |

OUVRAGE GÉNÉRAL

| | |
|----|--|
| 1 | LA SOUVERAINETÉ DU QUÉBEC Jacques Parizeau (Michel Brûlé) |
| 2 | LA FROUSSE AUTOUR DU MONDE T. 2 Bruno Blanchet (La Presse) |
| 3 | SEXY L.-F. Marcotte (Flammarion Québec) |
| 4 | CÉLINE AUTOUR DU MONDE Gérard Schachmes (Libre expression) |
| 5 | L'UNION FAIT LA FORCE Collectif (La Presse) |
| 6 | CHASSEURS D'ÉPICES Ethnè et Philippe de Vienne (Trécarré) |
| 7 | MAGASIN GÉNÉRAL T. 5: MONTRÉAL Régis Loisel / Jean-Louis Tripp (Castorman) |
| 8 | LE GUIDE DU VIN 2010 Michel Phaneuf / Nadia Fournier (de l'Homme) |
| 9 | IL ÉTAIT UNE FOIS... LES EXPOS J. Doucet / M. Robitaille (Hurtubise HMH) |
| 10 | ANTIDOTE HD Collectif (Druidic Informatique) |

JEUNESSE

| | |
|----|--|
| 1 | L'ANNIVERSAIRE D'ASTÉRIX ET OBÉLIX Uderzo (Albert René) |
| 2 | LA SOIRÉE PYJAMA Rowan McAuley (Héritage) |
| 3 | LES CANARDS DE MONROYAL Achd / Lapointe (Boomerang) |
| 4 | FASCINATION Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse) |
| 5 | LE ROYAUME DE LA MAGIE Geronimo Stilton (Albin Michel) |
| 6 | LA MORTE QUI MARCHAIT T. 1 Linda Joy Singleton (ADA) |
| 7 | COLOCS EN STOCK Hergé / Yves Laberge (Castorman) |
| 8 | LES NOMBRILS T. 4: DUEL DE... Delaf / Dubuc (Dupuis) |
| 9 | LE GUIDE OFFICIEL DU FILM TWILIGHT Mark Cotta Vaz (Hachette) |
| 10 | VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA) |

ANGLOPHONE

| | |
|----|--|
| 1 | THE LOST SYMBOL Dan Brown (Doubleday) |
| 2 | BREAKING DAWN Stephenie Meyer (Little Brown & Co) |
| 3 | OPEN Andre Agassi (Knopf) |
| 4 | THE ROAD Cormac McCarthy (Knopf) |
| 5 | THE VAMPIRE DIARIES: THE AWAKENING Lissa Jane Smith (Harper Collins) |
| 6 | NEW MOON: THE COMPLETE ILLUSTRATED... Mark Cotta Vaz (Little Brown & Co) |
| 7 | MASTERING THE ART OF FRENCH COOKING Julia Child (Knopf) |
| 8 | UNDER THE DOME Stephen King (Scribner) |
| 9 | BON JOVI: WHEN WE WERE BEAUTIFUL Bon Jovi (Harper Collins) |
| 10 | DEAD UNTIL DARK Charlaine Harris (Ace Books) |

Jouez la carte de la culture!



ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

De quoi la dépression est-elle le symptôme ?

Le sociologue Nicolas Moreau se penche avec brio sur ce désarroi contemporain



LOUIS CORNELLIER

La dépression et la consommation d'anti-dépresseurs se sont démocratisées. Au Canada, les troubles anxieux et dépressifs constituent le deuxième motif de consultation d'un médecin, derrière l'hypertension. Comment expliquer ce phénomène et quel sens social lui attribuer ?

Dans un ouvrage savant intitulé *État dépressif et temporalité. Contribution à la sociologie de la santé mentale*, le sociologue Nicolas Moreau se penche avec brio sur ce désarroi contemporain. Il relève d'abord certaines causes explicatives de cette augmentation des troubles dépressifs et de la consommation des médicaments appropriés: application du modèle médical (symptômes-diagnostic-traitement) dans le champ psychiatrique, amélioration des médicaments, définition contemporaine plus floue de la frontière entre le normal et le pathologique, culte de la santé parfaite et médicalisation de l'existence, relâchement du tabou concernant la dépression, pression commerciale des laboratoires pharmaceutiques et baisse du seuil de tolérance devant la souffrance morale. Toutefois, à titre de sociologue, Moreau s'intéresse plus particulièrement aux liens entre la «nouvelle individualité contemporaine» et l'augmentation des troubles dépressifs.

Depuis environ un quart de siècle, constate-t-

il, «les normes de discipline et d'obéissance auraient perdu de leur mordant au profit d'un nouvel univers normatif constitué, entre autres, par le repoussement continu de ses propres limites, la capacité d'agir de soi-même et l'autonomie». La question «que m'est-il permis de faire?» aurait fait place, dans nos sociétés, à la question «suis-je capable de le faire», indiquant ainsi un déplacement des limites régulatrices d'un ordre extérieur (ce qui est permis ou défendu par la société) vers un ordre intérieur (capacité ou incapacité d'action définie par l'individu). Ce schéma, qui pourrait faire croire à un élargissement de l'espace de liberté, ne doit pas faire illusion. L'autonomie, la responsabilité et l'initiative personnelle sont bel et bien devenues des normes. Aussi, «l'individu se doit de se conformer à ces nouvelles exigences, sauf à s'exposer à être catégorisé comme «déviant»».

Ce que constate Moreau, après le sociologue français Alain Ehrenberg, c'est que «l'impératif social de se constituer de soi-même, le passage du permis au possible, semble avoir fait de l'individu contemporain un dépressif en puissance». Envers exact de nos normes de socialisation, selon la formule d'Ehrenberg, le déprimé, par sa «déviante», fait ressortir la norme par un jeu de miroir. En ce sens, l'analyse des troubles dépressifs peut «aider le sociologue à saisir les types d'individus «fabriqués» par la société». Il s'agit donc moins, pour Moreau, d'étudier le dépressif comme tel que ce qu'il révèle des impératifs sociaux actuels.

Ô temps, suspends ton vol

Une des caractéristiques principales de la dépression est le «ralentissement psychomoteur» qu'elle engendre. Le rapport au temps est donc une clé de compréhension essentielle du phénomène. Or ce rapport a connu une évolution so-

ciologique liée au changement social. Dans les sociétés anciennes, il est dominé par les processus physiques naturels. L'apparition des horloges, au XIV^e siècle, le modifie. Matérialisé par la machine, le temps devient une ressource précieuse. La révolution industrielle marque «le passage du rapport au temps orienté par la tâche au travail horaire, de l'ouvrier de métier à l'ouvrier de masse». Le rythme de travail est désormais imposé par le chronomètre, sous la surveillance du capitaliste tayloriste. Le fordisme pousse cette logique un cran plus loin avec la chaîne de montage. La surveillance du temps de l'ouvrier devient automatisée.

L'explosion de l'économie des services va modifier ce rapport au temps, imposé par l'institution. Dorénavant, au nom de l'autonomie et de l'initiative, l'individu est sommé de fabriquer lui-même ce rapport. «Combien de temps devrais-je consacrer à cette activité? Par où commencer? Ces questions semblent aujourd'hui la norme», constate Moreau. Et si l'individu, qui doit être joignable et disponible en tout temps pour ne pas gaspiller une occasion, «n'arrive pas à effectuer ses travaux dans les délais qui lui ont été impartis, cela sera sa responsabilité, c'est-à-dire le résultat d'une mauvaise gestion temporelle». L'autonomie promue par le néomanagement, en ce sens, n'est pas vraiment libératrice. Elle gomme les «excuses sociologiques» pour mieux imposer à l'individu des normes qui le contraignent au nom de l'initiative personnelle. «Il ne suffit plus de savoir travailler», écrit Moreau, mais il faut tout autant savoir vendre et se vendre.»

Les troubles dépressifs constituent une sorte de réponse à ces injonctions. Pathologie du temps et de la motivation, la dépression «signale donc la norme en creux». Les dépressifs interviewés par Moreau évoquent leur incapacité

d'agir, d'être eux-mêmes, leur sentiment de dépendance et une certaine déconnexion mentale. Ils révèlent ainsi, par défaut, les impératifs sociaux contemporains.

Les sociétés occidentales actuelles seraient caractérisées, dit-on, par la fin des «grands récits». Ce n'est pas faux, remarque Moreau, mais il faut ajouter à cela l'émergence des «récits-projets». «Aux métarécits sociétaux se seraient substitués des récits individuels prenant la forme de récits-projets; aux grands héros tombant en désuétude, la figure de l'individu enclin à devenir le héros de sa propre vie», explique le sociologue. Et ce héros, dit l'époque, doit être flexible, identifié à ses projets, réalistement audacieux et en connexion permanente.

Contrairement à la gestion autonome de son projet, l'individu navigue désormais dans un univers où domine «la psychologisation populaire de l'ensemble des actes sociaux». Or, rappelle Moreau, «cette responsabilisation totale du sujet a des limites, tout comme la volonté d'être soi par soi, qui relève en réalité d'une impossibilité sociologique».

Nous n'échapperons pas à la logique du projet individuel, qui est devenue la nouvelle norme sociale, mais nous pourrions, en la pensant sociologiquement, la critiquer, la mettre à distance, voire, ajoute Moreau, la renverser. Avant de devenir dépressifs.

louisco@sympatico.ca

ÉTAT DÉPRESSIF ET TEMPORALITÉ

CONTRIBUTION À LA SOCIOLOGIE

DE LA SANTÉ MENTALE

Nicolas Moreau

Liber

Montréal, 2009, 140 pages

ÉCONOMIE

Leçons de Galbraith fils à la gauche

MICHEL LAPIERRE

Affirmer que, «sous George W. Bush, les bases du conservatisme de libre marché ont été abandonnées» étonnera. Voilà pourtant ce que soutient l'économiste américain de gauche James K. Galbraith, qui suit les traces de feu son illustre père John K. Galbraith. Il montre que ces bases cèdent la place à un «État prédateur» qui détourne les fonds publics au profit d'intérêts privés et que la gauche, en retard, reste dupe de l'incroyable tour de prestidigitant.

Le sous-titre de *L'État prédateur*, son livre aussi lumineux que dérangeant, précise le sujet avec provocation: *Comment la droite a renoncé au marché libre et pourquoi la gauche devrait en faire autant*. L'économiste, né en 1952, souligne que «de fanatisme du marché est un produit américain, mais porte clairement le tampon «réservé à l'exportation»».

On comprend, même si Galbraith n'est pas aussi explicite qu'on l'aurait souhaité, que les thèses des économistes de droite, comme Milton Friedman, servaient à jeter de la poudre aux yeux des autres nations en insistant sur le monétarisme et le libre-échange pour assurer la suprématie du dollar et le contrôle américain de l'économie mondiale. Mais, aux États-Unis mêmes, l'État-providence, né sous Franklin D. Roosevelt, a survécu sous les républicains Reagan, Bush père et Bush fils.

«La Caisse de retraite publique est, rappelle notamment Galbraith, sortie de cette période avec ses prestations à peu près intactes. Medicare et Medicaid ont continué à grandir... Le système global de soutien public au logement est resté.» N'empêche qu'en 2007 Hillary Clinton, démocrate qui

lorgnait la présidence, promit de «récompenser l'épargne» et d'«équilibrer le budget fédéral», deux prétextes vieillissants des conservateurs pour démanteler l'État-providence.

Religion apostasiée

Comme le signale Galbraith, le démocrate Bill Clinton se laissa, à la fin des années 90, tenter par la privatisation de la Caisse de retraite publique. Lorsque Bush fils voulut faire la chose en 2005, le Congrès à majorité républicaine s'y opposa au nom de la lucidité politique. Il n'y a donc rien de perdu si, avec Obama, les démocrates abandonnent la religion du libre marché et la droite réaliste a déjà subrepticement apostasiée.

N'oublions pas qu'Alan Greenspan, président de la Federal Reserve et l'un des symboles de l'État prédateur, encouragea les subprimes, prêts immobiliers à taux variables qui, tout en ruinant de nombreux acheteurs d'une maison, provoquèrent la crise économique mondiale de 2008. Galbraith a raison d'estimer qu'en économie «planification» est le mot-clé qui permettrait aux démocrates d'extirper du gouvernement la tendance à la prédation.

Il leur faudrait planifier, en plus d'un régime public et universel d'assurance maladie, des solutions à d'autres problèmes urgents. Ainsi, le réchauffement climatique devrait obséder, à l'instar de Galbraith, la gauche des États-Unis et du reste du monde.

Collaborateur du Devoir

L'ÉTAT PRÉDATEUR

James K. Galbraith

Le Seuil

Paris, 2009, 320 pages

Les travailleurs de la forêt

L'enfer en plein air

Ils sont environ 10 000 au Québec. Ils bossent dans les forêts éloignées du Lac-Saint-Jean, de l'Abitibi, de la Gaspésie, de la Côte-Nord et de la Mauricie. Ce sont des débroussailliers. Ils nettoient la forêt de ses «tiges» pour permettre aux jeunes plants de pousser. Ils font, selon une formule de Louis Hamelin dans son recueil *Sauvages*, «le travail de plein air le plus casse-cul de l'hémisphère nordique».

LOUIS CORNELLIER

En 2005, quand elle a vu des hommes d'origine africaine qui poireautaient, le long de la route, au milieu d'une forêt près de Dolbeau-Mistassini, la romancière et journaliste Marie-Paule Villeneuve s'est demandé ce qu'ils faisaient là. Elle venait d'entrer dans l'univers des débroussailliers. Quatre ans plus tard, elle nous livre le fruit de son travail d'enquête dans *Le tiers-monde au fond de nos bois*.

Depuis vingt ans, les compagnies forestières (notamment Domtar, Tembec et Bower) qui opèrent sur les terres publiques du Québec doivent faire du reboisement et de l'aménagement forestier, financées par des crédits du gouvernement québécois. Elles engagent,

pour ce faire, des sous-traitants qui, souvent, sous-traitent à leur tour le travail. Au bas de l'échelle, le travailleur sylvicole récolte le gros de l'effort et un salaire misérable.

Un très bon débroussaillier, nous apprend Villeneuve, nettoie environ un ou deux hectares en sept jours de travail, pour un salaire de 800 à 900\$. De cette somme, toutefois, il doit soustraire ses dépenses (logement, nourriture, essence, transport). Dans la chaleur, sur un sol très instable, avec un équipement lourd et sans cesse harcelé par les mouches, ce travailleur payé au rendement, et non à l'heure, dans la plupart des cas, se tape souvent vingt semaines de cet enfer dans le seul but d'avoir droit à ses trente-deux semaines de prestations d'assurance-emploi. Le salaire obtenu par les débroussailliers est parfois si faible que plusieurs, chiffres à l'appui, n'hésitent pas à parler de bénévolat.

Dans cet univers où les normes du travail sont rarement respectées et où la syndicalisation est extrêmement difficile — plusieurs travailleurs reconnaissent même que leurs employeurs sous-traitants feraient faillite s'ils devaient respecter des normes syndicales —, les Québécois de souche se font de plus en plus rares et sont remplacés par des travailleurs d'origines roumaine et africaine, démunis, isolés et facilement exploitables.



Au bas de l'échelle, le travailleur sylvicole récolte le gros de l'effort et un salaire misérable.

Marie-Paule Villeneuve a rencontré des travailleurs sylvicoles, des sous-traitants, des militants syndicaux, des fonctionnaires et quelques experts. Plusieurs de ceux-là se renvoient la balle, et peu de solutions concrètes émergent de cette enquête. Bernard Forest, de la CSN, affirme que, dans un monde idéal, les débroussailliers seraient des employés de l'État, mais admet devoir se rabattre sur deux batailles plus modestes: l'instauration d'un salaire horaire et une syndicalisation multipatrimoniale à la grandeur du Québec, sur le modèle du monde de la construction.

Sur le plan stylistique, *Le tiers-monde au fond de nos bois* n'est

pas un grand livre. S'il expose bien la problématique de cet univers, il ne parvient pas vraiment à en rendre l'atmosphère infernale avec force. Aussi, l'ensemble manque d'émotion et d'intensité. La journaliste, malgré tout, fait œuvre très utile en mettant en lumière une forme d'esclavage des temps modernes qui se pratique dans l'indifférence générale.

Collaborateur du Devoir

LE TIERS-MONDE AU FOND DE NOS BOIS

Marie-Paule Villeneuve

Fides

Montréal, 2009, 144 pages

PRIX LITTÉRAIRE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 2009

et FINALISTE AU PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS

JULIE MAZZIERI · *Le Discours sur la tombe de l'idiot*Un premier roman époustouflant. MAXIME CAPELLIER, *ICI*Un roman absolument fascinant. ROBERT LÉVESQUE, *Radio-Canada*

Un coup de cœur! Une révélation! Une histoire abominable traitée à la façon d'un polar.

Lisez ce livre! EMMANUEL KHÉRAD, *Radio-Canada*

Roman, 256 pages, 29,95 \$

José Corti

